

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 36

Artikel: Lo borriau dâi leîvra
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202628>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

déjeuner, que deux bâtons glacés avec son chocolat à la crème. Mais cela ne nous empêchera pas de nous occuper tantôt des concessions pour nos petits amis.

Mlle HÉLOÏSE. — Vous entendez bien ne faire édifier pour tous deux qu'un seul et même caveau ?

Mme OLYMPE. — Oui, un caveau à deux tombes. Il est bien inutile, n'est-ce pas, d'en aménager plus de deux ? S'il nous arrivait de survivre à Mounoute ou à Azor, nous ne voudrions pas leur donner de successeurs, n'est-il pas vrai ? Qui donc pourrait les remplacer ?

Mlle HÉLOÏSE. — Personne !... (*Se tournant vers Mounoute.*) O mon aristocratique Mounoute ! ma reine des chattes !

Mme OLYMPE. — Vous savez ce qu'Azor est pour moi ?... Feu M. de Piédebiche... Hélas ! qu'il jouisse de son repos... Feu M. de Piédebiche... Je ne veux pas ternir sa mémoire ; mais enfin, son caractère, ses goûts, ses idées, tout chez lui m'était antipathique, et le destin nous a comblés de ses faveurs en nous séparant. Le pauvre cher homme était d'une obstination inimaginable ; il n'eût cédé en quoi que ce fut. Moi non plus, comble de juste ; mais moi, c'était par principe ; lui, toujours par pur entêtement. Cependant, quand, de guerre las, M. de Piédebiche s'en allait en claquant les portes, il me lançait un regard qui me remuait le cœur. Eh bien, croyez-vous que quand je suis contrainte de gronder Azor, je découvre dans ses yeux humides quelque chose de l'expression de mon pauvre... (*Elle sort son mouchoir et pleure dedans.*)

Mlle HÉLOÏSE. — Je vous comprends, chère amie. (*Elle soupire et renifle bruyamment.*) Quelle épreuve que le mariage ! Je rends grâce à la Providence de ne m'avoir pas fait rencontrer mon idéal ! A propos, ma bonne Olympe, je dois vous remercier pour le charmant petit meuble que vous avez mis dans mon appartement, à l'intention de Mounoute. Je pourrai y serrer ses tapis, ses pardessus, ses collets, ses jouets ; il y a même une cassette pour ses bijoux... Voulez vous me permettre d'offrir cette bagatelle à Azor, pour marquer ce jour fortuné ? (*Elle tend à Mme Olympe un écrin minuscule.*)

Mme OLYMPE (*Poussant un cri de surprise.*) — Oh ! ravissant !... Un collier en or, avec médaillon ! Et, dans le médaillon, les portraits d'Azor et de Mounoute ! Il n'y a que votre cœur, ma tendre amie, qui ait de ces délicates attentions. (*Les deux dames s'embrassent.*)

CATHERINE. — Madame est servie.

Mme OLYMPE. — Nous venons ; mais envoyez-nous tout d'abord Colette et Jean-Louis.

(*Azor et Mounoute ne bougent pas de leurs fauteuils.*)

SCÈNE III

Mme Olympe, Mlle Héloïse, Colette, Jean-Louis.

Mlle de La Crapaudine et moi, nous sortirons sitôt après déjeuner. Nous vous laissons les petits compagnons. Vous en aurez grand soin, n'est-ce pas ?

JEAN-LOUIS et COLETTE, en même temps. — Oui, madame... Oui, mademoiselle.

Mme OLYMPE. — Après leur somme, vous leur servirez les deux choux à la crème que j'ai mis de côté. Pour vous mêmes, il y aura à l'office des beurrées que Catherine a reçu l'ordre de vous préparer. Vous pourrez ensuite amuser les petits compagnons sur la terrasse. S'ils désirent aller plus loin, vous n'oublierez pas de mettre ses caoutchoucs à Azor. (*Mme Olympe et Mlle Héloïse sortent au bras l'une de l'autre. Jean-Louis et Colette, singent leurs maîtresses, vont et viennent bras à bras.*)

SCÈNE IV

Jean-Louis et Colette. — (*Azor et Mounoute sur leurs fauteuils.*)

COLETTE. — Eh bien, Jean-Louis, qu'allons-

nous entreprendre ? Attendrons nous pour promener nos intéressants quadrupèdes qu'ils aient digéré leurs choux à la crème ?

JEAN-LOUIS. — Leurs choux à la crème ! Mais ils ne les mangeront pas ; ils en sont dégoûtés !

COLETTE. — Si nous nous les administrions, par dévouement ?

JEAN-LOUIS. — Succulente idée ! Je cours les chercher (*Il passe à la salle à manger et revient avec les deux choux*). S'agenouillant devant Colette et minaudant à la façon de Mlle Héloïse : « Ma toute bonne, me feriez-vous la grâce d'accepter une bouchée ?... »

COLETTE. — (*Se servant*). Monsieur d'Echandens, vous êtes le plus galant chevalier du monde.

JEAN-LOUIS. — Et vous, mademoiselle de Préverenges, vous surpassez en beauté et en esprit toutes les grandes dames de Paris. (*Ils avalent leurs choux*).

COLETTE. — Sortons, maintenant... Va mettre les caoutchoucs à ton cabot.

JEAN-LOUIS. — Ma foi ! non ; c'est la mer à boire pour les lui enfiler et surtout pour les ôter. J'aime mieux le porter tout le long de la promenade. Si nous allions au parc du quartier, hein ? On se mire dans la boule de verre du rond-point, cela amuse même Azor et Mounoute.

COLETTE. — Mademoiselle m'a dit en partant de ne pas aller au parc, que ces dames n'avaient pas l'intention de passer par là.

JEAN-LOUIS. — Alors, elles n'en sauront rien.

SCÈNE V

Les mêmes. Catherine, Joséphine

CATHERINE. — Voici Joséphine, qui demande à parler à ces dames.

JEAN-LOUIS. — Vous savez bien qu'elles sont absentes.

CATHERINE. — Et moi, je n'ai pas le temps d'entendre l'histoire de cette petite, rapport au dîner de gala de ce soir. Mlle de La Crapaudine pend la crémaillère, avec l'aide de Mme de Piédebiche. Il y aura un tas de monde, sans compter tous les Azors et les Mounoutes du quartier. Je vole aux fournaux abandonnés par Colette. (*Elle sort*)

COLETTE. à Joséphine. — Approche donc, petite. Rapportes-tu déjà le linge de Mme de Piédebiche ?

JOSÉPHINE. — Non, je venais demander un grand service à ces dames.... Hier.... hier.... Vous savez que je n'avais plus au monde que ma bonne grand-mère. (*Elle pleure*)... Hier, elle est morte.

COLETTE. — Pauvre petite !

JEAN-LOUIS. — Oui, pauvre gosse ! On la mettra dans un orphelinat. Je sais ce que c'est : j'y ai passé.

JOSÉPHINE. — Non, la patronne de grand-mère veut bien me garder. C'est une brave femme, un peu rude, mais qui a du cœur. Elle m'apprendra son métier de blanchisseuse et de repasseuse. Quand je le saurai, je resterai deux ans ouvrière chez elle, sans gages, pour la dédommager de ses peines.

JEAN-LOUIS. — C'est dur.

COLETTE. — Oui, plus pénible que notre service ; mais au moins elle aura une fois un gagne-pain, tandis que nous, qui avons la vie facile, n'apprenons rien qui vaille.

JOSÉPHINE. — Comme la patronne fait déjà tout pour moi, je n'ose lui demander encore de quoi mettre sur la tombe de grand-mère une petite croix avec son nom... Alors, j'ai pensé à ces dames... Si elles le veulent bien, je ne courrai pas le risque de ne pas retrouver la place où repose grand-mère... (*Elle pleure plus fort*).

COLETTE. — Ne pleure pas. Nos maîtresses sont bonnes et riches ; elles ne te laisseront pas dans la peine. Reviens dans la soirée. Nous sommes obligés de sortir. (*Joséphine s'en va.*)

Jean-Louis, j'emporte Mounoute ; prends ton Azor, et filons. (*Ils sortent en tenant dans leurs bras la chatte et le petit chien.*) (*A suivre.*)

M^{me} B. F.

Tant pis. — On est à dîner. Un convive lance, dans la conversation, une épigramme à son voisin

— N'insistez pas, fait la maîtresse de la maison, il n'entend pas la plaisanterie.

— Ah ! il est susceptible ?

— Non, il est sourd.

Pas aimable, la reine. — Lorsque la reine Elisabeth d'Angleterre visita Coventry, les bourgeois de cette ville lui présentèrent l'adresse suivante :

« Nous, habitants de Coventry, sommes fort joyeux de voir votre Gracieuse Majesté... Bon Dieu ! que vous êtes belle ! »

La reine y répondit :

« Ma gracieuse Majesté est fort joyeuse de vous voir, messieurs les bourgeois de Coventry... Bon Dieu ! que vous êtes sots ! »

Sonnets rustiques.

La cuisine est blanchie à la chaux et pavée ;
Dès l'aube les sabots y font leur carillon,
Et quand dans l'âtre meurt la flamme, le grillon
Y reprend sa chanson sous la cendre couvée.

A midi, la limpide lumière entravée
Par les rideaux à grosses fleurs tombe d'aplomb.
Le pot vert et pansu qu'emplit le cidre blond
Allume une étincelle en l'ombre soulevée.

Nous avons marché tout le jour en nous guidant
Vers l'humble but, fiévreux de notre nostalgie,
Le front au vent, les yeux ardents dans l'air ardent.

Mais le soir est venu sous la voûte rougeie
Et notre cœur construit et travaille pendant
Qu'heureux nous veillons seuls, tout seuls, à la
[hougie.

* * *

Le village est penché sur le ruisseau qui court,
Sur la mousse du chaume et la tuile ruissèle
Le grand soleil si doux ! Les vitres étincellent
Sur la route aveuglante où la fontaine sourd.

Viens, l'arrivée approche et le chemin est court.
Nos pas s'arrêteront à la chaumière, celle
Où dans le demi-jour luit la jaune vaisselle ;
Le sonore patois nous rira dès la cour.

La chambre nous attend, là-haut sur la travée :
Petite, blanche, telle enfin que l'a rêvée
Ce rêve de bonheur que tu fais si souvent.

Par la fenêtre aux blanes rideaux, on voit la houle
Du trèfle et du blé vert inclinés dans le vent
Et dans la paix des champs si grande l'heure y coule.

(Revue de Belles-lettres). H. VON ZIEGLER, Genève.

On crâno tsévau.

Patet avâi tsandzi dè tsévau à la faire de Cos-senè, po sin que lo sin étai un bocon tráo vi.

On part dè dzo aprî, se trovâvè à la pinta.

— Et pi ! que lài fâ lo cabartier, lo tsévau que vo'z'ai atsetâ est-te épouairâo ?

— Oh na ! pas pi ! vouaiquie trâi nés que cûtsè tot solet à l'étrâvâo.

* * *

Lo horriau dâi leivra.

On gaillâ dè pè F^{***}, qu'étâi vévo d'on je, avâi lâo diabli po alla tsassi.

On dzo, dâi farceus se diront : No fau djuî on tor à cé patifou de Sami, que boitè d'on je et que vâo tsassi quand mimo. No z'allein mettrè on leivra eimpailâ dein on'adze. Le vâo teri dessus, lo bêtâ.

Mâ la fenna à Sami qu'avâi oïu l'affèrè, va vito lo redipeta à s'n'hommo, ein lài deseint : « Fâ atteinchon, Sami, tè faut bin advri lo je, se te ne vâo pas que tot lo veladzo rizant dè tè ».

Don, lo leindeman matin, Sami preind son petâiru et s'ein va tsassi.

Tot d'on coup, on leivra lài passé eintremi lè tsambè et tracivè pe liein.

— L'è bon, mon vilho, que fà Sami, tè faut pas felà et l'épouairi, ne vu pas teri, ye sè bin que t'è eimpailà.

L'haòre d'ao temon.

Lo guet d'on veladzo dè la Brouie fasà sa rionda, onna né que lo teimps étai asse neira qu'onna roba dè véva.

Tandi que criavè, l'ai regardava lè niolè et alla s'eimbonmà contrè lo temon d'on tsà qu'étai au bi maitein de la tserrairè. L'étai justameint onze haòrès.

Alò v'la mon gaillà que criè :

« Guet ! c'est le guet ! Il a sonné on... Diabliò tè bourla po on temon !

Quel est le meilleur nez ?

A pareille question, foule de réponses. Chacun a là-dessus son opinion.

Un auteur du moyen-âge répond : le meilleur nez, c'est le grand ! Et il cite à l'appui nombre d'exemples. Le nez de Numa avait un demi-pied, ce qui lui fit donner le surnom de Pompilius, comme qui dirait un nez superlatif.

Un grand nez est toujours une preuve de sagesse. Homère avait un grand nez, un nez de sept pouces.

Les grands nez sont en honneur partout, excepté en Chine et en Tartarie. Les nez camus déplaisent et sont de mauvais augure.

Le nez de Cyrano de Bergerac a passé à la postérité.

Somme tout, un grand nez n'est point un défaut et les personnes que la nature en a dotées auraient tort de s'en affliger. Elles ne sont pas défigurées pour cela.

A ce propos, Vigneul-Marville a émis quelques idées assez originales sur la configuration du visage humain.

On admire avec raison, dit-il, que, de tous les hommes qui sont au monde, il n'y en a peut-être pas deux qui se ressemblent entièrement de visage ; mais on ne prend pas garde à une autre chose aussi merveilleuse, que chaque visage est formé de sorte que, quelque laid qu'il nous paraisse pourvu qu'il ne soit défiguré par aucun accident, on ne saurait y rien changer pour le rendre plus beau, sans le rendre difforme, parce que, dans sa laideur même, la nature a observé une symétrie si exacte, que l'on ne peut raisonnablement y trouver à redire.

« Un petit nez, de petits yeux, une grande bouche, qui nous choquent d'ordinaire, appartiennent à un ordre de beauté qui peut bien n'être pas de notre goût, mais que nous ne devons pas condamner, parce qu'en effet c'est un ordre qui a ses règles, qu'il ne nous appartient pas de contredire. J'ai ouï dire à un graveur célèbre, l'incomparable Nanteuil, qu'il y a de certains traits du visage qu'il faut extrêmement considérer, parce qu'ils servent de mesure à tous les autres, et que quand une fois on a dessiné exactement ces traits, le reste est comme immanquable. Je lui demandai un jour s'il pourrait dessiner une personne absente sur le rapport que je lui en ferais ?

— Oui, me dit-il, pourvu que vous fussiez assez habile pour répondre exactement à ce que je pourrais vous demander, en quoi consiste tout le secret de mon art ».

Hay, dans son *Essai sur la laideur*, s'exprime ainsi : « La difformité corporelle est fort rare. De tous les gentlemen qui composent la Chambre des communes, je suis le seul qui ait à se plaindre de sa figure. Je remercie mes dignes constituants de n'avoir jamais rien allégué contre ma personne et j'espère qu'ils n'auront jamais rien à alléguer contre ma conduite ».

Un nom terrible. — C'est au tribunal.

LE PRÉSIDENT. — Accusé, comment vous appelez-vous ?

L'ACCUSÉ. — Jean Fremy, doreur.

LE PRÉSIDENT. — Je ne vous demande pas vos impressions.

Aplomb. — Un maçon construisait un mur, pour un propriétaire des environs de M...

Celui-ci, venant voir le travail, fait à l'ouvrier l'observation que son mur est tout de bizingue.

— Est-ce que j'en peux quéque chose, répond le maçon, c'est le marchand de fer qui m'a vendu un fil à plomb tout courbe.

L'école des grands.

Un critique a trouvé plaisir à apprécier numériquement, comme on le fait à l'école, certains grands auteurs classiques. Il les juge au point de vue de la « composition générale », des « situations pathétiques », du « mouvement dramatique », du « bonheur d'expression », du « goût », du « coloris », de la « versification », de la « morale », enfin de la « valeur totale ».

Voici, dans l'ordre indiqué ci-dessus, les succès donnés à quelques-uns de ces auteurs, d'entre les plus connus.

Boileau : 18, 16, 12, 14, 17, 14, 13, 16, 12 ; Corneille, 15, 16, 16, 16, 14, 12, 16, 14 ; Dante, 12, 15, 8, 17, 12, 15, 14, 14, 13 ; Milton, 17, 15, 15, 17, 18, 18, 17, 18, 17 ; Molière, 15, 17, 17, 15, 16, —, 16, 14 ; Racine, 17, 16, 15, 15, 17, 13, 12, 15, 13 ; Shakespeare, —, 18, 18, 18, 10, 17, 10, 18, 18.

Nous voyons donc que, comme « valeur totale », le record appartient à Shakespeare, tandis que Boileau ferme la marche.

Pauvre Boileau ! Avoir écrit *l'Art poétique* et venir beau dernier !

Comment on devient roi. — Voici un petit fait historique auquel le différend actuel entre la Suède et la Norvège redonne quelque intérêt.

Le 2 pluviôse, an 5, on célébrait sur la place publique de Toul la cérémonie civique de « haine à la royauté ». Un général de division, français, traversait Toul. Il voulut assister à la cérémonie avec les troupes placées sous ses ordres. Les autorités civiles et la garde nationale venaient de prêter serment de fidélité à la République. Alors le général s'avança au centre du carré formé par les troupes et, d'une voix forte, prononça la formule suivante : « Je jure haine à la royauté et fidélité inviolable à la république. » Puis il signa le procès-verbal de la cérémonie, dont l'original est conservé à l'hôtel de ville de Toul.

Le général de division était J.-B. Bernadotte, depuis roi de Suède et de Norvège, sous le nom de Charles-Jean XIV.

Demi-deuil. — M'man !

— Et quoi, mon chéri ?

— N'est-ce pas, quand on est en demi-deuil, c'est quand on a un parent à demi-mort ?

Genève en révolution. — M de Lévis, dans ses *Souvenirs*, après avoir parlé de l'agitation « qui régnait continuellement à Genève, petite république où l'on avait, de temps immémorial, autant de goût pour la controverse que d'aversion pour les voies de fait » ajoute, en note : « Dans un voyage que je fis à Genève, en 1782, on me montra la rue cù, dans une de leurs nombreuses révolutions, on s'était battu pendant deux heures avec des seringues chargées d'eau bouillante. Plût à Dieu que cette bizarre artillerie eût été la seule arme employée dans nos discordes civiles. »

Soupe à la pisane.

(6 personnes.)

(45 minutes.)

Éléments : 400 gr. de carottes, 100 gr. de navets, 2 blancs de poireaux, une moyenne pomme de terre, 2 cuillerées de haricots verts et autant de petits pois, 1 $\frac{1}{2}$ lit. de bouillon léger, 50 gr. de lard maigre frais, 3 cuillerées à bouche de riz, une petite cuillerée à café de « Maggi », une bonne pincée de pluches de cerfeuil, 40 gr. de beurre. Fromage râpé à part.

Opérations : Coupez en dés de la grosseur d'un pois, carottes et navets ; émincez les blancs de poireaux, et divisez en petits lardons, le lard. Réunissez le tout dans une casserole avec le beurre, et faites éteuver à tout petit feu pendant un quart d'heure. Mouillez avec la moitié du bouillon, faites partir en ébullition, et laissez cuire pendant 15 minutes. Ensuite mettez la pomme de terre coupée en dés comme les autres légumes, avec le riz, et finissez de cuire le tout ensemble. Cinq minutes avant de servir, joignez les haricots verts, les petits pois et le reste du bouillon. N'ajoutez le « Maggi » que quand la soupe est versée dans la soupière, et le cerfeuil en même temps.

(La Salle à manger de Paris.)

LOUIS TRONGET.

La livraison d'août de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

Le monisme, par Ernest Naville. — Armée allemande et armée française, par le Commandant Emile Mayer (Abel Veuglaire). — Djévahir. Nouvelle criméenne, par Louis de Soudak. (Troisième et dernière partie). — La Macédoine et la question macédonienne, par M. Reader (seconde partie). — Une bourgeoisie naissante. A propos des maisons ouvrières, par Ed. Bauty. — Démon d'azur. Roman, par C.-E. Delay (Huitième partie). — La paix prochaine, par Ed. Tallichet. — Chroniques parisiennes, anglaise, russe, des Pays-Bas, suisse allemande, scientifique, politique, bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :
Place de la Louve, 1, Lausanne

Du luxe. — Dites-moi, Marianne, demandait à une de ses paroissiennes, le pasteur de S... , pourquoi ne lavez-vous pas vos enfants tous les jours ; ils sont toujours si sales ?

— Eh ! mon té, mossieu le pasteur, j'ai bien essayé de les laver tous les jours, mais, au bout de deux ou trois heures, c'est comme si on n'avait rien fait. Alors je me suis dit : A quoi bon !

Problème.

Une personne doit à un banquier : un billet à ordre de fr. 750, à 4 mois, un second billet de fr. 4000, à 3 mois, et un troisième billet de fr. 1500 à 2 mois. Elle propose au banquier l'échange de tous ces billets contre un billet à ordre de fr. 3383.75, à 6 mois.

Le banquier accepte.

A quel taux d'intérêt l'échange s'est-il fait ?

Tout lecteur du « Conteur » a droit au tirage au sort pour la prime.

La page d'annonces.

(Glanures.)

« On a laissé, samedi dernier, dans le magasin d'épicerie de Mme P... , un parapluie rouge. Il sera rendu à la personne qui pourra en indiquer la couleur. »

* * *

« On demande un garçon vigneron de vingt à trente ans, capable de soigner un cheval et une fille de cuisine du même âge. »

THÉÂTRE. — On annonce, pour dimanche soir, 10 septembre, une représentation donnée par le célèbre magnétiseur-illusionniste Ben Alibey, accompagné de son médium Mlle Olga, qui obtint, l'année dernière, à Lausanne, un vif succès.

C'était certain. — Tous nos journaux constatent le succès des représentations du *Kursaal*, depuis le changement de direction et de genre. Ce succès dépasse même toutes les espérances. Nous n'en sommes point surpris. Nous avions prévu cela dès la première soirée. Dans ce domaine, à Lausanne, comme partout ailleurs, si l'on veut réussir, il se faut ranger du côté de la majorité. Or, la majorité, ici, est encore pour les spectacles variés, intéressants et surtout de bon goût. Un petit grain de sel, par ci, par là, n'effarouche personne, mais il ne faut pas dépasser la mesure de la décence.

Les soirées offertes actuellement par le *Kursaal* ont tout l'attrait qu'on peut souhaiter. Et voilà pourquoi la foule s'y presse. Pour le programme, voir aux annonces.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guillaud-Howard.